

Le sexuel au hasard d'une séduction

« C'est un faux numéro qui a tout déclenché, le téléphone sonnant trois fois au coeur de la nuit et la voix à l'autre bout demandant quelqu'un qu'il n'était pas. Bien plus tard, lorsqu'il pourrait réfléchir à ce qui lui était arrivé, il en conclurait que rien n'est réel sauf le hasard. »

Paul Auster ¹

Peut-on imaginer un couple sans sexuel ? Une de mes patientes l'a longtemps maintenu. Nous ne formions en analyse rien d'un couple comme les autres, ou encore il n'y avait couple que *par hasard*. Si j'avais pu être un engin quelconque, si une machine avait pu exercer mes fonctions, si elle-même avait pu se débrouiller seule, elle en aurait été fort aise. Depuis longtemps d'ailleurs cherchait-elle à le faire, et seule la souffrance dépressive qu'elle traînait malgré tout l'avait amenée dans cette aventure qu'elle jugeait avec scepticisme.

La relation entre nous tenait du hasard ou encore du superflu, disait-elle.

Je lui donnais raison intérieurement pour un certain hasard, de prime abord celui des accidents de la vie dont nous avons à tirer parti. Le caractère superflu de ce hasard m'inquiétait davantage ; il évoquait un débordement, la teneur excessive de notre rencontre. Quand ma patiente expliqua quelque temps plus tard sentir qu'elle devenait irrésistible pour moi, avec tout le désordre qui s'ensuivrait dans ma vie, je sentis que notre relation constituait un luxe dont elle craignait ne pouvoir assumer le coût. Ce

n'était plus une question de hasard mais de nécessité, et elle se voulait une femme pratique. Elle devait rester raisonnable.

À sa façon, ma patiente le disait clairement : *pas de rencontre sans hasard et sans risque de débordement*. Il nous faudrait, elle et moi, maîtriser le problème central du couple : le sexuel. Bion² affirmait que le groupe remettait au couple la tâche de contenir ce sexuel, tout en regardant avec suspicion et hostilité l'activité sexuelle dont il se trouvait alors exclu. Bion voyait là un fondement des attaques contre la psychanalyse. Ma patiente souscrivait tout à fait à cette méfiance, surtout quand la tâche de l'analyse lui paraissait comme l'ascension de l'Everest (avec un téméraire compagnon de cordée) ; il eût été préférable, rappelait-elle parfois, d'avoir fait l'autre choix qu'elle avait présenté à son arrivée : entrer au couvent.



Sexuel et sexualité

Sans doute est-il toujours hasardeux de s'aventurer du côté du sexuel. D'où la tentation, à défaut de parvenir à le bannir, de l'enchâsser solidement dans une mécanique repérable, prévisible. Les psychanalystes ne font pas exception, entre autres quand des concepts établis pour penser le sexuel, comme les stades libidinaux ou le symbolisme phallique, deviennent à l'usage une grille de lecture sans mystère et sans bavure ; ou quand le sexuel ne trouve qu'une place secondaire, rabattu à nouveau sur la génitalité ou sur le manifeste, loin des premières levées de terre et des premiers conflits.

Le parcours même de Freud a favorisé une certaine édulcoration de ses premières découvertes. Le sexuel des *Trois essais* (Freud, 1905), par sa nature polymorphe et perverse mise en évidence dès le suçotement du nourrisson, battait en brèche une conception de la sexualité limitée à la génitalité et à la reproduction. Ce premier Freud mettait à jour le caractère traumatique de la pulsion sexuelle et la variabilité de ses objets, dessinés de manière complexe dans les méandres de l'histoire fantasmatique du sujet. Quelle distance avec un autre Freud proposant un Éros qui, dans sa lutte contre les pulsions de mort, devient le représentant d'un sexuel liant, force d'unification et de cohésion ! Il faut alors se tourner vers l'adversaire pour retrouver le caractère déliant, incoercible et irréductible du sexuel inconscient, par essence hétérogène au Moi et à l'objet total. Mais ces pulsions de mort prennent plutôt une connotation agressive, et perdent à

nouveau leur caractère sexuel, chez nombre de ceux qui les adoptent pour les opposer aux visées libidinales.

Avec la deuxième topique, Freud a aussi ouvert la voie à une étude plus approfondie du Moi, posant un accent nouveau sur l'objet externe et mettant en veilleuse la dynamique pulsionnelle et fantasmatique. La pulsion reprenait ses caractères biologiques et constitutionnels dans le Ça immémorial. Par la suite, certaines conceptualisations de la « relation d'objet » reléguèrent le sexuel à un rôle secondaire alors que l'objet perdait son caractère central de fomenteur de troubles au profit d'une représentation plus secondarisée et objectivable.

Pourtant, comme le hasard, le sexuel défie toutes nos tentatives d'en réduire, dominer ou prévoir les effets. Tout juste peut-il être mis en garde à vue, avec l'espoir de confiner ses éléments les plus discordants à l'étrange province du Ça. Mais sournois et maître en déguisements, il s'infiltre partout, de sorte que « rien d'important ne se passe dans l'organisme sans fournir une composante à l'excitation de la pulsion sexuelle³ ».

Chercher à cerner le hasard, à construire des théories et des lois de fonctionnement, à mettre de l'ordre pour sortir de l'accidentel et du mystère, l'homme l'a toujours fait par ses mythes, ses religions et ses sciences. Du point de vue métapsychologique, c'est là l'apanage du Moi qui s'applique à maintenir son contrôle et son homéostasie. Le hasard de la séduction vient dès le berceau mêler les cartes et pervertir l'ordre instinctuel, par l'entremise de celle-là même qui protège et nourrit l'enfant. Freud écrivait déjà en 1905 : « Les rapports de l'enfant avec les personnes qui le soignent sont pour lui une source continue d'excitations et de satisfactions sexuelles partant des zones érogènes. Et cela d'autant plus que la personne chargée des soins (généralement la mère) témoigne à l'enfant des sentiments dérivant de sa propre vie sexuelle, l'embrasse, le berce, le considère, sans aucun doute, comme le substitut d'un objet sexuel complet » (*Les trois essais sur la théorie de la sexualité*, p. 133). Lorsque à travers l'étude de la féminité, Freud découvrira toute l'importance de l'attachement pré-œdipien à la mère, il reprendra le fil de ses hypothèses initiales quant à la séduction paternelle pour souligner cette autre séductrice, là où « le fantasme touche le sol de la réalité⁴ », la mère et ses soins.

En rupture avec une sexualité repérable et prévisible, fixée par l'instinct et centrée sur la sphère génitale, le sexuel inscrit un nouveau fonctionnement d'une logique si étrangère et inquiétante pour le Moi que nous pouvons, comme ma patiente, lui donner la couleur du hasard.

Le désordre implanté dès les premières relations et le polymorphisme ainsi ouvert marquent l'introduction d'une entropie à laquelle l'organisme répond par la construction des structures psychiques. Les fixations les plus rigides et les répétitions les plus tenaces sont le revers des mouvements entropiques les plus menaçants. Mais toute l'entreprise s'élève autour d'un trouble qui échappe à nos prétentions de contrôle et d'organisation. Ce trouble demeure aussi, quand il circule et se symbolise, le plus formidable moteur d'ouverture et de créativité que nous ayons.

Je distinguerais donc ici une *sexualité* liée à l'autoconservation et à la reproduction, caractérisée par des comportements observables associés à la génitalité, d'un *sexuel* essentiellement inconscient axé sur la pulsion et le fantasme. Il ne s'agit surtout pas, par la figure du hasard que j'emprunte à ma patiente, de nier le déterminisme inconscient ou la présence de lois régissant le fonctionnement inconscient : toute la psychanalyse, depuis un siècle, s'est appliquée à mettre en lumière la trame inconsciente menant à ces « hasards » de la vie que sont le rêve, l'acte manqué ou le symptôme. Ce que je veux rappeler est d'un autre ordre quoique les prétentions du Moi y demeurent centrales : d'une part, *l'impréparation et l'inadéquation irréductibles du sujet face à l'objet sexuel, en soi et en l'autre* ; et d'autre part, *le caractère essentiellement étranger de ce sexuel, cet autre en soi*. Pour le Moi, le sexuel tient lieu de hasard que nulle loi ne peut pleinement éclairer ou déjouer.

En jouant avec cette figure du hasard, j'aimerais poursuivre ma réflexion sur le sexuel tandis que ma patiente m'amenait à me pencher sur les dimensions séductrices et provocatrices du transfert. Au cœur de cette démarche se pose le problème de la position de l'analyste et des conditions de la cure permettant de frayer l'accès à une liberté neuve, sous le jour d'une perspective autre du Moi face à la pulsion et à l'objet. Cette liberté débute peut-être là où s'accepte un certain hasard, à commencer par celui de la séduction.



La double provocation du transfert

Ma patiente ne m'a pas longtemps permis de rester du côté du hasard. Je devenais trop nécessaire pour qu'elle ne le soit pas aussi pour moi. Elle se voulait irrésistible et j'apparaissais du genre à ne pas résister. D'un couple qui n'était pas comme les autres, nous étions maintenant comme tous les autres hommes et femmes. À n'en pas douter, disait-elle, je n'étais qu'un autre homme, comme tous les autres, tous ceux qui ne résistent pas. La même expression blessait pourtant son amour-propre : était-elle comme toutes les autres femmes ? Elle le voulait et ne le voulait pas, comme elle se voulait irrésistible pour moi et ne le voulait pas. Et la question de sa féminité et de son être, enlacée à celle de mon désir pour elle, se perdait dans une impasse. Elle se mit donc à résister, pour moi, pour nous, pour sauver une relation qui autrement ne résisterait pas. Elle résistait comme elle avait su le faire avec son père, « avec qui quelque chose aurait sûrement pu se passer si j'avais voulu », pensait-elle ; comme elle avait su le faire avec sa mère « tellement dépassée par les enfants ». Pour que notre relation ne soit pas « comme les autres », elle s'éloignerait de moi.

Freud aussi, vous vous souviendrez, s'est posé la question de « la relation comme les autres », ce qui nous valut une acrobatie inattendue au milieu de ses *Observations sur l'amour de transfert*⁵ (1915). Non pas qu'il faille s'étonner d'une acrobatie au cœur de l'amour, son absence serait plutôt désolante, mais les réflexions de Freud semblaient jusque-là si bien huilées, si transparentes malgré la difficulté du sujet. Un sujet explosif autant qu'indispensable, comme « le *ferrum* et l'*ignis* à côté de la *medicina* », ce sont ses images. Car jusque-là, jusqu'à son acrobatie, Freud semblait bien s'en tirer même s'il avait prévenu les « débutants » que le maniement du transfert, c'était du sérieux, que d'obstacle, il n'y en avait pas de plus difficile. Lui, il l'avait appris d'expérience, comme dans ces histoires où le héros affronte toujours ultimement le même adversaire redoutable et où se devine entre eux une certaine affection empreinte de respect ; tout le reste change, eux demeurent. Alors devant l'adversaire, sous tous ses déguisements, devant l'amour de transfert, Freud expliquait que la technique psychanalytique enseigne l'humilité. L'analyste se pose ni en champion de la morale ou du renoncement, ni en manipulateur, aussi bienveillant se veut-il. Il travaille à maintenir une abstinence particulière : « Il doit se garder, écrivait Freud, d'ignorer le transfert amoureux, de

l'effaroucher ou d'en dégoûter la malade, mais également, et avec autant de fermeté, d'y répondre⁶ ». Cette position s'avérait être ici bien davantage que la simple abstinence physique et elle allait être reprise en 1919 pour être inscrite au cœur de l'*activité* du psychanalyste⁷, traçant la voie aux nombreux travaux des dernières années sur l'importance d'une élaboration approfondie du contre-transfert. Donc jusque-là, *grosso modo*, ça allait, encore que la question restait ouverte sur ce que constitue une heureuse réponse analytique : que faire du transfert ?

Et là, Freud ne pouvait éviter une nouvelle confrontation avec la nature même du phénomène transférentiel. Il prenait d'abord son élan en prônant la nécessité de traiter le transfert « comme quelque chose d'irréel ». La résistance y fait son nid, à preuve l'indocilité et l'opposition présentées par la patiente ; l'amour n'y est pas justifié ; l'ensemble fait figure d'une réplique inauthentique qu'il faut dénoncer. L'élan était clair, attention au saut !

Car Freud s'interrompait soudain : tous ces arguments représentent-ils réellement la vérité ? Et c'est alors qu'il basculait : à l'encontre de ses idées initiales, il concluait que « rien ne nous permet de dénier à l'état amoureux, qui apparaît au cours de l'analyse, le caractère d'un amour "véritable" »⁸. En ce qui concerne cet amour de transfert, sa première caractéristique devenait alors *sa provocation par la situation analytique*. L'amour de transfert est bien réel, la situation le provoque. L'acrobatie, avouez, est des plus belles, sur le paradoxal tremplin du transfert dont nous aurions tort de limiter les effets aux seules composantes amoureuses.

Et ma patiente poursuivait dans les mêmes termes. Elle craignait maintenant plus que jamais des interventions de ma part qui ne pouvaient que vouloir la provoquer, que vouloir perturber le grand calme dans lequel nous aurions pu tranquillement nous abriter. Plus de hasard : j'avais un plan qu'il lui fallait déjouer, j'avais une visée secrète en tirant les ficelles du désir.

Ferenczi également avait abordé, quelques années après Freud, la question de la provocation et du transfert. À l'instar de ma patiente — et sans doute écrivait-il aussi de sa position de patient face à Freud —, il voulait dénoncer le danger d'un usage abusif du pouvoir que confère l'analyse. Le titre de sa dernière communication nous est familier : *Confusion de langues entre les adultes et l'enfant. Le langage de la tendresse et de la passion*⁹. Difficile

d'explorer ces questions de transfert, de hasard et de provocation sans s'arrêter à ce carrefour. Car l'auteur y livre un vibrant témoignage : trop d'analyses effacent le hasard, trop d'analyses risquent de devenir une vaine répétition du traumatisme, surtout quand l'analyste se campe dans ce que Ferenczi qualifie d'« hypocrisie professionnelle », masquant le désinvestissement et le désaveu. À cela, un seul remède ferenczien : que l'analyste pousse plus loin son analyse personnelle¹⁰.

Mais comme nous nous trouvons toujours, d'une certaine manière, insuffisamment préparés et analysés, *a fortiori* partie prenante, à quoi reconnaître le trauma et sa répétition ? Dans des énoncés qui rappellent Winnicott avant la lettre, Ferenczi insiste sur la soumission du patient — la *compliance* de Winnicott —, dans un mouvement d'introjection de l'agresseur, alors que des manifestations de fureur, de colère ou de haine permettraient d'explorer des voies de sortie. Le traumatisme est alors conçu comme la rencontre du jeu et de la tendresse de l'enfant avec la passion de l'adulte. Une telle formulation prête à équivoque, laissant comprendre qu'il n'y aurait que tendresse ou que passion chez l'un ou chez l'autre. Entendons-y plutôt la nécessité pour l'adulte et pour l'analyste de demeurer au niveau de la tendresse — de la pulsion inhibée quant au but en termes freudiens — pour que l'enfant et le patient puissent circuler sur le terrain du jeu et du fantasme, ou même pour qu'ils puissent en établir les bases¹¹. La passion — c'est à la fois son charme et sa terreur — a force de réalité absolue, effaçant la barrière entre le subjectif et l'objectif. La passion ignore le temps et le hasard. Sa charge érotique prend valeur hallucinatoire. Elle se maquille sous différents visages et notre familiarité avec ses expressions amoureuses peut nous faire négliger ses figures sadiques-punitives ou masochistes¹².

Jean Laplanche a développé depuis, dans sa théorie de la séduction généralisée¹³, la dimension structurante du modèle traumatique esquissé par Ferenczi. Cette position s'appuie optimalement sur le refoulement parental et sur ce que Laplanche décrit comme une implantation des signifiants sexuels parentaux¹⁴. Ferenczi, en contrepartie, se préoccupait davantage des situations plus dommageables qui signent toujours un manque de refoulement, une rupture de la nécessaire traduction parentale, ou encore une traduction d'une rigidité totalitaire et un bris du pare-excitation. La passion rompt les digues de la tendresse. Nous sommes

dans les eaux de l'intromission, version laplanchienne. Le Moi débordé, si on suit le texte de 1932, ne peut que se cliver, se segmenter, s'atomiser (et dans cette foulée, nous rejoignons la dissociation winnicottienne et l'établissement d'un faux self). Le Moi paie le prix tandis que le Ça et les précurseurs du Surmoi prennent le haut du pavé. La fracture du Moi cherche à préserver le lien à l'objet, sous le couvert d'une soumission qui voudrait tant effacer la terreur et la défaillance parentale¹⁵.

Un autre aspect mérite par ailleurs toute notre attention : la soumission du Moi porte aussi un mouvement d'espoir. Ferenczi l'exprime ainsi : « Les parents et les adultes devraient apprendre à reconnaître, comme nous analystes, derrière l'amour de transfert, soumission ou adoration de nos enfants, patients, élèves, *le désir nostalgique de se libérer de cet amour opprimant* ¹⁶. » Voilà soulevée l'épineuse question du rôle de l'analyste, de la nécessaire position analytique permettant au patient de redevenir maître de son navire. Comment remettre au Moi sa liberté, qui prend figure ici d'une reprise territoriale, d'une réunification, pour sortir de la confusion et trouver plaisir à sa propre économie pulsionnelle ? Comment refaire place au hasard, à l'opposé du déterminisme immobile de la répétition ?

Ferenczi inscrit manifestement l'amour de transfert dans le registre de la soumission à l'objet mais cet amour porte aussi le désir nostalgique de s'affranchir du pouvoir de l'objet. Oppression et soumission soulignent l'emprise et les rapports sado-masochistes, tandis que l'amour de transfert apparaît ici sous un versant apparemment opposé à celui que privilégiait Freud quand, dans le texte que nous abordions plus haut, il faisait valoir la non-soumission du patient aux règles analytiques. Freud y qualifiait la résistance d'« agent provocateur », et sous la plume de Ferenczi, l'ensemble du transfert soutient l'espoir d'une provocation menant à une nouvelle liberté ou, trop souvent, achoppant tragiquement dans la vaine répétition du traumatisme.

Nous retrouvons donc la provocation du transfert. Elle apparaît maintenant double ou binaire. Nous reconnaissons d'abord celle de l'analyste comme Freud la concevait, associée à l'établissement de ces conditions particulières qui caractérisent la situation analytique. Mais il y a aussi celle issue du transfert lui-même, qu'il nous faut considérer de part et d'autre, chez l'analysant et chez l'analyste, provocation fondée sur l'espoir de sortir des chaînes de la soumission et de la répétition. Le désir

qui anime le transfert, la flamme du désir que la situation analytique vient attiser, elle se fait elle-même provocation face à l'objet et face au destin d'une réponse déjà déterminée.

À quelle instance attribuer cette dernière provocation ? Comme Bollas dans la quête de ce qu'il nomme « l'objet transformationnel¹⁷ », comme Winnicott notamment dans sa compréhension de la tendance antisociale¹⁸, je me tournerais ici vers le Moi et son versant le moins conservateur. Il ne saurait être question de minimiser le poids de la compulsion de répétition et l'importance des aspects destructurants du traumatisme, mais de reconnaître aussi le travail d'un mouvement d'ouverture et d'affranchissement, si faible soit-il.

Nous parlons volontiers, dans des expressions de tous les jours, de provoquer le destin, la chance, le hasard, en s'adressant à la vie, pour modifier son cours. Nous disons aussi des enfants qu'ils bravent pour connaître la limite, la leur, celle de l'adulte. Il s'agit alors de faire réagir pour connaître le véritable désir de l'autre, mais aussi pour transformer les termes mêmes de l'équation, pour tenter l'inconnu. La provocation s'inscrit ainsi dans un élan de désir dont l'objet reste flou et qui cherche à se définir dans la réponse. Le mouvement traduit alors un rapport à l'énigme, une tentative d'exploration de l'autre et de soi, en cherchant les effets de cette énigme chez l'autre et en soi. N'en est-il pas de même de la séduction, intimement liée à cette provocation ? Quand elle s'exerce activement, la séduction cherche non seulement à susciter le désir de l'autre mais aussi à explorer sa propre énigme à travers l'autre et à faire une autre expérience de soi. Quoique l'aventure tourne souvent court : se faire l'objet du désir de l'autre sert facilement à calmer sa propre quête, à effacer l'énigme, quand ce n'est pas plus sadiquement une façon de faire porter à l'autre le poids du désir ou de le maîtriser¹⁹. Pour établir une fragile certitude face au hasard du sexuel.



Le plaisir mortel de la déliaison

J'étais provocateur aux yeux de ma patiente mais elle refusait toute velléité de soumission. Sa propre provocation devait bientôt se faire bien tangible. Il n'était pourtant pas question de provoquer le hasard. Elle cultivait cette tranquillité qu'assure une distance mesurée. À l'envers de ce calme, elle

évoquait la tempête qui ne pouvait qu'apporter déception et perte. Elle prétendait barricader une porte mais le transfert occupait toute la scène. Dans cette lutte apparemment contre toute soumission, qui se révélerait, à son corps défendant, autant une lutte *pour* se soumettre qu'un refus de se soumettre, elle allait alors progressivement glisser dans un état de grand retrait où elle s'opposait rigidement aux diverses exigences du quotidien (le travail, la vie sociale, les soins du corps, etc.) tout en se blâmant pour sa conduite (mais sans rater ses séances). Elle mit son emploi en péril, antagonisa parents et amis. Elle inquiéta vivement son entourage ; on chercha à s'enquérir des soins que je lui prodiguais. Finalement, des proches aménagèrent une brève hospitalisation, on la prit en charge quelque temps.

D'une certaine façon, le geste entre nous dont elle disait craindre la survenue et dont elle devinait la nature sexuelle, il se posait là, hors du cadre analytique.

(Quand on pense à l'opacité d'un geste et à tout ce qu'il peut signifier, on sourit à notre prétention de pouvoir y trouver aussitôt une preuve, comme on le fait si souvent. Preuve d'amour, de méchanceté, d'envie, d'indifférence. Ces preuves ne servent au fond qu'à construire ou à soutenir une histoire et un mobile. La concrétude du geste nous épargne l'ambiguïté du symbole. Que le sexuel s'appauvrit s'il se voit limité à un acte ou à une fonction !)

Au retour, l'histoire prit plusieurs pistes. Celle que je voudrais privilégier ici s'était sur l'élan de rupture suivi d'une reprise de la relation. Il y avait peu de triomphe chez ma patiente, surtout une certaine confusion où se mêlaient honte, gratitude et culpabilité. Elle avait appelé l'inéluctable mais la relation survivait. Les mots qui semblaient encore inutiles il n'y a pas si longtemps commençaient à trouver un écho ; nous pouvions approcher un peu cette charge destructrice qui se confondait — le dernier épisode le laissait entrevoir — avec un élan de soumission et d'abandon aux désirs d'être prise entièrement, totalement. Ces désirs s'entendaient à différents niveaux, depuis ceux de l'enfant et de la petite fille jusqu'à ceux de la femme. Nous aurions pu réduire la charge destructrice à la colère ou à la rage, ou même à la haine la plus primitive, mais il semblait que nous aurions alors banalisé l'attaque du désir. Cette attaque ne se satisfait pas d'une demi-mesure : le mouvement pulsionnel, dans ses fondements, vise à

effacer l'objectivité de l'objet ; la différenciation de l'objet, obstacle à la satisfaction totale, est intolérable. En contrepartie, l'objet, aussi séducteur et provocateur ai-je pu le dépeindre, s'avère également essentiel au contre-mouvement de liaison et de symbolisation sans lequel nul *topos* ou nulle poussée ne sont possibles²⁰.

Ce qui nous mène à une définition du sexuel qui doit tenir compte *et du mouvement de décharge et du mouvement de liaison*. Le sexuel naît et grandit de la tension, du conflit entre ces deux mouvements. Dans le nécessaire lien entre le sexuel et la représentation, cette dernière, comme l'ébranlement, est issue du rapport à l'autre, et s'avère ultimement toujours insuffisante : le hasard persiste, le sexuel nous échappe, l'énigme garde ses droits. Par analogie avec l'immaturité biologique du petit humain, nous pourrions parler d'*immaturité représentative* pour souligner ce caractère de la représentation où elle reste toujours en décalage, toujours limitée face à l'expérience qu'elle tente de traduire ou de lier. Le mouvement de liaison et de symbolisation ne fait toutefois pas qu'endiguer un ébranlement quantitatif premier, il vient surtout inscrire la trace d'un trouble qui restera un « à traduire », une source de travail en chantier où s'articule toute l'importance du phénomène d'après-coup. Deviennent ainsi possibles le déploiement, l'épanouissement et l'appropriation par l'individu de ce sexuel, d'abord et d'essence, exogène. L'énigme peut circuler et devient tolérable, ou même un puissant moteur de curiosité et de créativité.

Malgré toutes nos représentations, qui évoquent un certain statisme et trahissent par là les visées du Moi, le sexuel constitue un mouvement interne au sujet qui échappe inévitablement à toutes les tentatives de liaison et de contrôle. Il traverse les représentations dans une visée dont la vérité ne se ramène pas à un objet perdu, datable, reconstituable, figé. La quête reste en construction. Le sexuel nous fait goûter au plaisir mortel de la déliaison.



La blessure du Moi : le corps érogène

Un sentiment cherchait toujours à se préciser en moi, longtemps présent sous forme d'une question : que cherche-t-elle à me faire admettre ? Au-delà d'un passé qui, vous devinez bien, comportait sa part d'insultes et de blessures non reconnues ou désavouées, il me semblait sentir une

demande dont je me serais esquivé en la réduisant à de l'histoire ancienne. Il ne s'agissait pas non plus de simplement m'arrêter sur mes failles et mes manquements ponctuels, tout aussi véritables. Je restais plutôt sournoisement travaillé par le sentiment de soumission qui infiltrait l'ensemble des dires de ma patiente. Elle revenait souvent sur des problèmes de hiérarchie et de pouvoir, mais ma position d'autorité restait malgré tout peu contestée en profondeur.

Un rêve permettra d'ouvrir ici une fenêtre sur ce que je cherche à communiquer²¹. Nous étions à construire et déconstruire l'histoire d'une petite fille portant un poids déjà lourd sur ses épaules, craignant de succomber mais jamais convaincue que l'on ait succombé pour elle. (Il y aurait là long à dire sur la façon qu'ont les parents de succomber et de résister aux charmes et aux provocations des enfants. Une théorie de la séduction soutiendra qu'ils y succombent toujours, d'une manière ou d'une autre. Pas d'équation simple.) Un rêve survint (la patiente en rapportait peu) et put devenir un carrefour important entre nous, même s'il (parce qu'il) resta longtemps empreint de malaise. Il représentait la patiente portant sur un divan-lit le corps inerte de son père, mort au moment où il allait la photographier avec ses deux sœurs. Au départ, la patiente ne présentait que son visage et se postait derrière ses sœurs. C'est lorsqu'elle décida de prendre place de plain-pied avec ces dernières qu'elle découvrit, tandis que son père tardait à prendre la photo, qu'il était mort, debout, les yeux fermés (« Je n'eus heureusement pas à lui fermer les yeux », associa-t-elle, ce qui évoque bien sûr un rêve de Freud également associé à la figure paternelle.)

La représentation du corps inerte du père rappelait l'inertie particulière des corps des deux protagonistes de la situation analytique. Elle évoquait mon geste inaugural où je lui avais offert de s'étendre sur mon divan, celui subséquent où elle s'étendit à l'hôpital. Les enjeux scopophiliques et phalliques-œdipiens du rêve laissaient insistante l'image de ce corps qu'elle couchait. Elle y reconnut nos corps qu'elle avait voulu morts, cette masse inerte venant en contraste avec le corps vivant, affecté, « transporté de désir ». Malgré toutes ses velléités d'emprise et de passivation, le corps s'affichait au premier plan. Par-delà celui différencié de l'homme et de la femme, il dévoilait plus essentiellement le corps désirant, à la fois intime et étranger (« à la fois je suis à l'intérieur de lui et il est à l'intérieur de moi ;

c'est moi et déjà le début de ce qui ne m'appartient pas »), celui que la situation analytique convoque par la négative en le tangentialisant et en limitant ses mouvements, ce corps « aux limites du physique et du psychique », insoumis, immédiat : le corps érogène.

J'en vins lentement à me formuler que ma patiente cherchait à admettre et à me faire admettre ma soumission à un sexuel nous dépassant tous les deux. Cet aveu servait bien à la confirmer en tant qu'objet de mon désir, pour le féminin et le masculin en elle, dans le complexe jeu fantasmatique par lequel nous figurons nos élans pulsionnels, c'est juste. Mais il venait plus fondamentalement reconnaître l'inéluctable d'un sujet qui, face au sexuel, ne pourra jamais prétendre à davantage qu'un pouvoir relatif. Je n'étais qu'un autre, comme elle, soumis à la loi des relations humaines, séduit et séducteur, au hasard d'un sexuel dont je ne tenais ni la clé universelle, ni le pouvoir de m'y soustraire.

Cette difficile expérience de désidéalisation blessait le Moi qui y perdait non seulement ses prétentions mais se voyait exposé d'une nouvelle façon, plus libre sans doute mais plus inquiétante, au problème du sexuel. Vivante, c'est son propre regard sur elle-même et sur moi qui interpellait maintenant ma patiente.



Rendre conscient l'inconscient

« En tout cas, il [Freud] n'a pas assez fait pour lutter contre la dangereuse superstition qui consiste à voir l'inconscient comme du conscient potentiel²² ».

Lettre de Carl Frankenstein à Bruno Bettelheim, le 31 août 1975

Soumis au sexuel, je m'inscris dans cette circulation du désir où le hasard garde ses droits : je ne suis ni le premier, ni le fin mot de l'histoire, ni la source première, ni l'objet dernier. Le hasard du sexuel, c'est tout ce qui m'échappe de sa source et de son objet. Les deux, source et objet, plongent au cœur de l'autre et me soumettent à l'inéluctable du transfert, des transferts, à l'inévitable du rapport à l'autre, nécessaire passage pour rejoindre ce corps érogène qui fonde ma présence au monde. Je me confronte alors à cet autre désir qui ne répond jamais exactement au mien mais dont je ne peux me soustraire. Provoqué et provocateur, séduit et

séducteur, j'aspire à cette fragile liberté qui reposera sur ma capacité à me tolérer *autre*, soumis au transfert. Ma liberté cherchera à faire mienne ma quête de cet autre. De là à pleinement reconnaître ma nature sexuelle et l'inscription de toute expérience de soi dans un transfert, il y a un pas hasardeux qui garde ses mystères et qui trace le difficile sillon qu'emprunte l'analyse.



NOTES

1. P. Auster, « Cité de verre », in *Trilogie new-yorkaise*, Arles, Babel Actes-Sud, 1991, p. 15.
2. W. Bion, *Recherches sur les petits groupes* (1961), Paris, P.U.F., 1965.
3. S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905), Paris, N.R.F., 1952, p. 105.
4. S. Freud, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* (1933), Paris, Gallimard, 1984, p. 162.
5. S. Freud, « Observations sur l'amour de transfert », in *La technique psychanalytique*, Paris, P.U.F., 1953, p. 116-130.

6. *Ibid.*, p. 124.
7. S. Freud, « Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique (1919) », in *La technique psychanalytique*, Paris, P.U.F., 1953, p. 131-141.
8. S. Freud, *Observations sur l'amour de transfert*, *ibid.*, p. 127.
9. S. Ferenczi, *Oeuvres complètes, tome IV: 1927-1933*, Paris, Payot, 1982, p. 125-135.
10. Pour Ferenczi, la deuxième règle fondamentale de l'analyse — quiconque veut analyser les autres doit d'abord être analysé lui-même — vient faire pendant à la première; à la libre association du patient doit répondre une qualité d'écoute et un tact que seule permet l'analyse personnelle.
11. Freud avait aussi introduit la question de la tendresse dès les *Trois essais*. On y lit par exemple, quand il est question de la barrière contre l'inceste: « Si la tendresse des parents réussit à ne pas éveiller la pulsion de l'enfant prématurément, c'est-à-dire si elle évite de lui donner, avant que les conditions physiques de la puberté soient réalisées, une intensité telle que l'excitation psychique se porte d'une façon non douteuse sur le système génital, alors cette tendresse pourra satisfaire à la tâche qui lui incombe, et qui consiste à guider l'enfant devenu adulte dans le choix de l'objet sexuel » (*ibid.*, p. 136).
12. Winnicott insistera sur la nécessité pour l'analyste de survivre à la passion du patient pour que ce dernier ait accès à une pleine utilisation de l'objet, pour que le fantasme puisse s'instituer et circuler à l'intérieur d'une enceinte distincte. La survie de l'analyste, caractérisée par une présence inchangée, sans représailles et une ouverture à la réparation, se fonde, pour Winnicott aussi, sur la capacité de demeurer au niveau du jeu et de la tendresse décrits par Ferenczi. Ce qui n'implique pas l'absence de mouvements passionnés, amoureux et hostiles, chez l'analyste mais un difficile travail de liaison des émois pulsionnels pour maintenir cet espace de jeu garant de la liberté du patient.
13. J. Laplanche, *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1987. Voir aussi J. Laplanche « Du transfert: sa provocation par l'analyste », *Psychanalyse à l'université*, 1992, vol. 17, n° 65, p. 3-22, qui travaille cette question de la provocation qui nous occupe ici et met l'accent sur la réouverture par l'analyse de la situation originelle de séduction.
14. J. Laplanche, « Implantation, intromission », *Psychanalyse à l'université*, 1990, vol. 15, n° 60, p. 155-158.
15. Ferenczi écrit aussi dans son *Journal clinique* (Paris, Payot, 1985, p. 174): « Une partie du Moi doit être préservée de la destruction et c'est celle-ci qui commande l'obéissance. L'*intelligence* est la *compréhension intuitive* de la nécessité d'obéir. Sinon, tuer ou être tué. »
16. *Ibid.*, p. 132. Je souligne.
17. C. Bollas, *The Shadow of the Object*, New York, Columbia University Press, 1987.
18. D. W. Winnicott, « La tendance antisociale (1956) », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969, p. 175-184.
19. J. Bégoïn, « Névrose et traumatisme », *Revue française de psychanalyse*, vol. 51, 1987, p. 999-1019, dit à ce sujet: « C'est celui qui ressent le désir qui devra en même temps subir la souffrance » (p. 1008).
20. La question du masochisme se pose ici, en particulier celle d'un masochisme érogène primaire absolument nécessaire et coextensif au développement du sexuel. J'ai déjà tenté d'en esquisser certains traits dans des réflexions antérieures (M. Gauthier, « Entre séduction et pulsion de mort: le masochisme », in *La pulsion de mort*, Montréal, François Gauthier éditeur, 1994, p. 23-32 et M. Gauthier, « De l'objet secourable: désaide et masochisme », in J. Laplanche et coll., *Colloque international de psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1994, p. 57-68).
21. Autre expérience du hasard pour le Moi: le rêve. Le travail du rêve protégera le sommeil mais la position fondamentale du Moi face aux motions inconscientes à l'origine du rêve se dévoile dans le caractère étranger, surprenant, insaisissable de l'expérience.
22. Citée par N. Sutton, *Bruno Bettelheim, une vie*, Paris, Stock, 1995, p. 639.